

lues, entreprendre une autre besogne qui lui assure un supplément de salaire.

A moins de *protéger* l'ouvrier inhabile par une prime, c'est-à-dire de payer un ouvrier *d'autant moins* qu'il serait plus habile, — ce qui serait vraiment par trop fort, — la différence de talent implique, bon gré mal gré, une inégalité de salaire, mesurée si l'on veut par la différence de l'effort nécessaire au plus habile et au moins habile pour exécuter le même travail.

Mais, dira-t-on, cette inégalité est-elle conforme à la justice? Passe encore pour la portion apprise du talent, pour les connaissances acquises à l'école, dans l'atelier d'apprentissage; c'est ici jusqu'à un certain point par son travail et son mérite propres que l'ouvrier a pu les acquérir; mais l'intelligence, la puissance naturelle de l'attention, la santé, la force, la vivacité et la justesse des mouvements, le sentiment du devoir, le caractère, la moralité, tout cela n'est-ce point un *privilege de naissance*?

Assurément; mais ce n'est nullement une raison pour que ce privilège soit injuste.

Comme j'ai essayé de l'établir dès le début de ce livre, ce n'est point l'individu, c'est la famille qui est la molécule constitutive de la société. Eh bien, prenons deux familles vivant dans le même temps et dans le même milieu.

Dans l'une, les parents mettent tous leurs soins à bien élever leurs enfants, à leur assurer la santé, la force, la moralité, à leur donner de bons exemples, à les faire instruire; ils se privent de tout pour leur amasser le petit capital nécessaire à garantir leur future indépendance.

Dans l'autre, les enfants poussent comme champignons sur un fumier; leurs parents ne s'en occupent pas ou s'en occupent mal, leur donnent de mauvais exemples, ne les font pas instruire et, en mourant, les laissent dans la misère et le vagabondage.

Et cela dure deux, trois, quatre générations!

Serait-il juste que les représentants de ces deux familles différentes se trouvassent, à leur naissance, sur le même pied et le même niveau?

La santé, la moralité, le caractère, le sentiment du devoir, sont des plantes qui ne prospèrent dans une famille ou une race qu'à la condition d'être cultivées, arrosées, sarclées, greffées au besoin à chaque génération. Et si le représentant d'une famille déchue veut la replacer au rang de celles qui n'ont pas mérité de déchoir, il lui faut déployer un effort très louable, mais infiniment plus considérable.

En un mot, les qualités innées qui constituent le talent *naturel* ont été incorporées à un indi-

vidu par un effort antérieur d'autant plus respectable que ceux de ses ancêtres qui l'ont exécuté n'attendaient pour eux-mêmes aucune récompense. Elles peuvent, d'ailleurs, se dissiper comme elles ont été amassées; il suffit que, pendant une ou plusieurs générations, la famille prenne une direction différente <sup>1</sup>.

De cette analyse des éléments de la production, il résulte — à mon avis — que le capital et le talent sont au moins aussi respectables que le travail proprement dit et ont droit, dans l'immense majorité des cas, à une rémunération plus forte.

L'existence du capital et du talent implique, en effet, dans celui qui les possède ou dans la race qu'il représente, une suite d'actes de la volonté et de l'intelligence, soit pour ne pas consommer des produits disponibles, soit pour assurer aux enfants des facultés supérieures. Et ces actes de volonté, d'intelligence, de prévoyance, ne peuvent être réalisés au même

1. On remarquera qu'en ce qui concerne la portion du talent qui peut s'acquérir, c'est-à-dire l'apprentissage et l'éducation, les différences tendent à s'effacer par une diffusion plus large de l'instruction. Autrefois, par exemple, savoir lire et écrire constituait un vrai privilège, assez lucratif par cela même. La valeur *marchande* de ce privilège a beaucoup diminué, et l'on peut prévoir le moment où, tout le monde en étant investi, cette valeur sera nulle.

degré que par l'espèce humaine, dont ils sont le caractère véritablement distinctif.

Le travail manuel, au contraire, implique sans doute, indépendamment de la force musculaire, certaines qualités d'attention, de patience, de résistance à la fatigue.

Mais, la division du travail qui est une des nécessités de la grande production moderne, finit par réduire à néant le rôle de l'intelligence. L'ouvrier exécute alors *machinalement* sa besogne, et une pareille occupation est véritablement pénible pour la dignité humaine elle-même. A ce moment, la machine vient le remplacer; elle est plus forte, plus patiente; son attention ne se lasse jamais; elle travaille tant qu'on lui fournit de la chaleur et en proportion de la chaleur fournie.

On comprend que le salaire du travail seul, supposé séparé de tout talent, soit un *minimum* et, comme disaient Ricardo, Sismondi, John Stuart Mill, représente la somme strictement nécessaire à l'homme de peine pour ne pas mourir de faim <sup>1</sup>. La fameuse loi « d'airain » dont

1. Il est bien entendu ici que j'entends par homme de peine (quelle admirable expression!) l'ouvrier qui exécute un travail purement *machinal*, et qu'une machine exécuterait mieux à sa place: par exemple, le manoeuvre qui tournait autrefois la meule du rémouleur, les rattacheurs de fils, ceux qui, comme l'intelligent Humphry Potter, étaient, dans les pre-

les socialistes révolutionnaires, Lassalle en tête, ont tant joué, n'est donc exacte qu'en ce qui concerne la part du salaire qui rémunère le travail purement physique, animal, machinal. En ce qui touche la partie rémunérant les qualités intellectuelles et morales qui constituent le talent, elle est complètement fautive. Très souvent, la rémunération du talent est égale ou même supérieure à celle du capital; dans la production artistique, par exemple. On se rappelle la fameuse réponse de Fanny Elssler demandant à Nicolas I<sup>er</sup> des appointements que l'empereur de Russie trouvait exagérés. « Je n'en donne pas tant, disait-il, à mes feld-maréchaux. — Eh bien, Sire, reprit la *diva*, faites danser vos feld-maréchaux ! »

Depuis 1789, depuis l'invention de la machine à vapeur par Watt, depuis les innombrables progrès de la mécanique industrielle, la production a augmenté dans des proportions inimaginables. La population européenne, en Europe et

mères machines à vapeur, uniquement employés à ouvrir et à fermer des robinets.

1. La différence si souvent signalée de la condition de l'ouvrier purement manuel à notre époque par rapport à celle de l'artisan de l'ancien régime, me paraît trouver son explication dans l'analyse qui précède. Avant le grand développement de la division du travail, la tâche de l'artisan demandait beaucoup plus de talent que de force musculaire seule, et sa rémunération totale était par cela même relativement plus forte.

au dehors, a peut-être triplé et, contrairement à la théorie de Malthus, les subsistances se sont accrues plus vite encore, puisque l'on se plaint aujourd'hui partout que le blé soit *trop bon marché* ! Le capital et le talent ont suivi cette progression si rapidement croissante; le capital est aujourd'hui moins rémunéré parce qu'il est beaucoup plus abondant et en raison d'un

1. Malthus, on se le rappelle, pose en principe que la population livrée à ses instincts se multiplie suivant une progression *géométrique*, tandis que la production des subsistances nécessaires à la vie croît suivant une progression *arithmétique*, beaucoup moins rapide, par conséquent. De là, suivant Malthus, la nécessité des fléaux, guerres, famines, épidémies, etc., qui viennent rétablir l'équilibre, à défaut d'espèces supérieures tuant ou mangeant l'homme, comme celui-ci tue et mange les moutons et les bœufs. L'illustre économiste en conclut que, pour supprimer ces calamités, il faut que l'espèce humaine arrive à restreindre volontairement son accroissement dans les limites où il sera possible de nourrir tout le monde. Cette théorie très remarquable, et qui a servi de base à la théorie de Darwin, était vraie lorsque Malthus l'a émise parce que, les machines ne faisant alors que commencer, la division croissante du travail semblait réclamer un nombre de plus en plus considérable d'ouvriers purement manuels, vivant d'un salaire minimum, arrivant à peine à se nourrir, et constituant l'humanité en déficit. Mais le développement prodigieux de la mécanique industrielle a rendu cette proposition fautive, au moins pour d'ici à longtemps. Les machines produisent plus qu'elles ne consomment, n'ont point de besoins moraux ou intellectuels. Dans ces conditions nouvelles, tout homme qui naît vient accroître ou peut venir accroître la somme des *talents*, c'est-à-dire des éléments qui, eux aussi, peuvent produire plus qu'ils ne consomment, et trouver aussi une rémunération acceptable. Quand, dans le monde, il y aura partout 100 habitants par kilomètre carré, quand le charbon sera épuisé, ou le soleil près de s'éteindre, la loi de Malthus pourra redevenir exacte. Mais nous avons du temps devant nous.

accroissement de sécurité incontestable. Le talent, en moyenne, est certainement beaucoup mieux payé qu'autrefois. Les socialistes n'ont donc raisonnablement à plaider qu'en faveur des ouvriers du travail purement manuel, en faveur des déshérités de la vie, pour employer une expression d'une vérité profonde et saisissante. Leur réclamation est assurément fondée.

Si la société, si l'État, si la commune représentent une association de familles, si cette association hérite des épaves, c'est-à-dire des biens des familles disparues, elle est certainement tenue par contre de pourvoir de son mieux à la tutelle, à la protection matérielle et morale des enfants privés de leurs protecteurs naturels, abandonnés ou mal élevés par eux. Elle ne peut rester indifférente au sort d'un certain nombre de ses membres malheureux par leur faute ou par celle de leurs ancêtres.

En proclamant que les institutions sociales devaient avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus pauvre, les saint-simoniens ont donc proclamé un principe parfaitement juste. Et, à mon avis du moins, leur formule du classement social, aujourd'hui partout acceptée<sup>1</sup>, donne en même

1. A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres.

temps la mesure dans laquelle chacun est tenu de remplir son devoir social.

Cela admis, je reconnais parfaitement que les moyens proposés par eux et par les autres écoles socialistes sont impraticables, souvent injustes, et vont la plupart du temps contre le but même qu'ils se proposent. Par la suppression de l'héritage, la dévolution à l'État de la propriété foncière, ils méconnaissent les droits du passé et suppriment le ressort si puissant de l'activité individuelle.

Les solutions des autres écoles, plus communistes encore, sont condamnées par une expérience constante.

Le communisme, cent fois essayé, s'est toujours montré le système le plus défavorable à la production. Il n'a jamais pu subsister qu'en imposant à ses adeptes les plus austères privations et surtout en limitant la population de la façon la plus rigoureuse. Les communautés de moines mendiants et célibataires, le *mir* russe où l'on mariait des garçons de dix ans à des femmes de vingt pour limiter la fécondité des unions, et jusqu'aux sociétés d'abeilles et de fourmis qui ne vivent que par les *neutres* et l'extermination systématique des mâles, sont là pour le prouver.

Si, contrairement à toute probabilité et comme

le prétend John Stuart Mill, le communisme pouvait assurer l'équité dans la répartition des richesses, ce serait l'égalité dans la plus noire misère, car il n'y aurait plus de richesses, une fois le capital et le talent annihilés.

Mais alors où est la solution ?

A vrai dire, il n'y a point de solution unique fournie par un seul principe théorique.

Depuis qu'elle existe, la société a procédé par tâtonnements successifs pour répondre de mieux en mieux, ou de moins mal en moins mal, aux exigences si diverses et multiples du redoutable problème. Loin de proscrire le capital, il faut en favoriser la formation par tous les moyens dans la classe des déshérités ; à chaque cas particulier, correspond un moyen meilleur que les autres qu'il s'agit de chercher et qu'on trouvera si l'on veut bien y mettre l'ardeur, l'élan, j'allais dire la *charité* nécessaires à l'accomplissement de ce grand devoir social.

Dans l'éducation, il faut développer de bonne heure les habitudes d'épargne, de sobriété ; mettre à la portée de tous les connaissances usuelles et élémentaires. Pour les adultes et les hommes faits, encourager les sociétés de capitalisation, d'assurances pour la maladie, la vieillesse, le chômage, etc. <sup>1</sup>.

1. Signalons à titre d'exemple un procédé bien intéressant

Quant au rôle de l'État, de la commune, il me semble que leur intervention est bien définie par les principes qui régissent les successions. L'État (ou la commune) n'hérite du défunt qu'à défaut d'héritiers naturels ou désignés. De même, en matière de production, d'éducation, d'instruction, etc., l'État, ou la commune, ou, plus exactement, la commune d'abord, l'État ensuite, ne devraient, à mon avis, intervenir que dans les cas et dans la mesure où l'initiative privée, collective ou individuelle, se serait montrée impuissante.

Comme je l'ai dit plus haut, le devoir du supérieur vis-à-vis de l'inférieur, de l'habile à l'égard de l'inhabile, du fort en un mot à l'égard du faible, est d'autant plus grand que l'écart est plus considérable entre les deux. Ce devoir repose sur la notion de dettes contractées par la société envers certaines familles, dettes qui n'ont pu être acquittées par la disparition trop rapide de ces familles et qui, par une sorte de réversion des mérites des morts, doivent être payées aux plus nécessiteux des vivants.

des Chinois aux États-Unis pour arriver à se créer un capital. Quinze ou vingt Chinois, exerçant chacun un métier spécial, mettent en commun leurs petites économies. Quand leur *trésor* atteint un certain chiffre, ils le prêtent tout entier comme capital de premier établissement au plus intelligent d'entre eux. Il réalise ainsi des bénéfices plus considérables sur lesquels il prélève le capital qui lui a été prêté, et le remet à un second associé qui en fait autant, et ainsi de suite.

La commune et l'État sont tenus d'acquitter ces dettes à leur rang d'héritier.

Une autre attribution spéciale à l'État, c'est la protection morale des faibles contre les forts, protection qui, dans un pays de suffrage universel, assure le respect dû aux droits des minorités.

Je ne puis dissimuler ici que l'esprit général des ouvriers est peu satisfaisant en Europe pour le moment. Trompés par des analyses inexactes, ils croient volontiers que le *travail est tout*, ils considèrent le *capital* et même le *talent* comme des parasites dont il faut se débarrasser. Ils s'estiment spoliés et demandent à rentrer, comme ils disent, dans l'intégralité du produit de leur travail. La vérité, la nature des choses l'emporteront sans le moindre doute, mais au prix de souffrances et de secousses, qu'un concept plus exact de la valeur, du capital et du talent devrait argner au monde.

Le jour où, mieux éclairés sur le phénomène de la production, les ouvriers comprendront que leur intérêt est de garantir leur indépendance morale par la création d'un capital; le jour où ils appliqueront à la solution de ce problème l'ardeur et l'intelligence qu'ils mettent à la poursuite d'une utopie irréalisable, la question sociale sera bien près d'être virtuellement résolue.

Au reste, les faits travaillent eux-mêmes à cette solution, par le mécanisme de ces mystérieuses *Harmonies* dont Bastiat a eu le premier le pressentiment génial.

C'est ce qui ressortira clairement, je l'espère, du résumé qui suit.

1° Depuis cent ans le capital de la société européenne s'est accru dans une proportion tout à fait inouïe jusqu'ici. Conséquence : le loyer du capital, en d'autres termes, l'intérêt de l'argent capitalisé n'a jamais été aussi bas. Par suite, le talent n'a jamais été en aussi bonne position pour se procurer, directement ou par location, le capital qui lui est nécessaire.

2° L'instruction de toute qualité a été mise à la portée de toutes les intelligences. Un élève intelligent et travailleur de l'enseignement primaire est assuré de trouver, auprès du Conseil municipal, du Conseil général ou auprès de l'État, les moyens d'arriver soit à l'enseignement secondaire, soit à l'enseignement supérieur. J'en pourrais citer des centaines d'exemples. La moyenne des talents s'élève donc, au moins pour la partie du talent qui peut s'acquérir.

3° Pour la propriété foncière, on sait d'après les analyses de Ricardo que le propriétaire qui ne met dans sa terre ni son capital, ni son talent,

ni son activité, peut néanmoins recevoir une rémunération qui est la *rente foncière*. La rente foncière est, pour la terre, ce que la portion innée du talent est pour les individus, c'est-à-dire la différence de produit correspondant aux différences de fertilité résultant d'une culture antérieure, aux avantages d'une position spéciale à proximité des débouchés, etc. Ricardo a démontré aussi qu'au point de vue de la production, il est plus avantageux de mettre en culture deux terres fertiles, que de doubler le capital engagé dans une seule.

Ce privilège acquis à un propriétaire par le seul fait de la naissance et de l'héritage, a soulevé de vives réclamations parmi les écrivains socialistes. Quoi qu'on en puisse penser, le perfectionnement prodigieux des moyens de communication est en train de réduire presque à néant la rente foncière, parce qu'il met en concurrence et fait mettre en culture les meilleures terres du monde entier et non plus celles d'un pays seulement.

La production agricole se rapproche ainsi de la production industrielle, et le prix de la denrée alimentaire doit baisser, n'étant plus que la somme des rémunérations du capital, du talent et du travail. Cet effet sera beaucoup plus sensible quand la culture des céréales sera passée

à l'état de *grande industrie* où la réduction des frais généraux, l'usage des machines perfectionnées, l'application des découvertes de la chimie permettront de produire davantage en réduisant les frais de production<sup>1</sup>.

4° Pour les industries du vêtement, l'évolution ci-dessus prévue pour l'agriculture est beaucoup plus avancée. Le prix du vêtement a déjà beaucoup baissé et baissera encore bien plus quand, mieux éclairées sur leurs véritables intérêts, débarrassées des haines rétrogrades et rétrospectives avivées et entretenues depuis 1870, toutes en possession d'un outillage perfectionné, les nations européennes reviendront ou plutôt viendront à la pratique sincère du libre-échange.

5° Cette égalisation de la puissance productive des différentes régions de l'Europe doit forcée-

1. Ceci n'est point une utopie. En fait, si l'on en excepte peut-être les ouvriers du dernier degré, les hommes de peine, la condition de tous les Français d'aujourd'hui et notamment des paysans, est cent fois supérieure à ce qu'elle était avant 1789. Et il faut bien que la valeur relative des subsistances ait baissé, puisque, la population ayant augmenté, beaucoup de gens mangent de la viande aujourd'hui qui autrefois ne la connaissaient que de réputation. Comparez le nombre des disettes, des famines. Notez enfin que la culture est encore dans l'enfance; sans admettre complètement l'ingénieuse théorie du *Circulus* de Pierre Leroux, on peut affirmer que des millions et des milliards d'engrais sont perdus pour la production, au grand détriment de la santé et de l'hygiène publiques.

ment amener un résultat qu'il est déjà permis de prévoir et d'annoncer comme prochain.

Par essence, la grande industrie suppose et implique de grands capitaux et une production considérable, pour laquelle les marchés nationaux et même intra-européens constituent, dès aujourd'hui, des débouchés très insuffisants.

L'Europe est, de toutes les parties du monde, celle où les capitaux accumulés sont les plus considérables et les plus également répartis entre les nations qui vivent sur ce continent.

Par une loi évidente, les courants commerciaux et industriels ne peuvent s'établir que d'un niveau plus élevé à un niveau plus bas.

L'Europe est donc, par la force même des choses, appelée à féconder de ses capitaux, de ses connaissances, de ses talents accumulés les régions du monde moins avancées qu'elle.

Dans cette haute mission, les fils les plus déshérités de Japhet trouveront, aux grandes qualités de leur race, un emploi plus noble et plus digne que de tourner des manivelles, de rattacher des fils, d'ouvrir et de fermer les robinets.

Et il me semble permis d'espérer que tout ce travail gigantesque d'amélioration qui s'effectue encore d'une façon inconsciente et comme à tâtons, prendra une allure plus rapide quand,

mieux éclairés aux lumières de l'histoire contemporaine, les peuples européens verront plus clairement le but vers lequel ils s'acheminent, sans le savoir, d'un pas encore incertain; quand ils seront convaincus que, dans l'ordre économique comme dans l'ordre moral, nous nous rapprochons sans cesse de cet idéal de justice et d'harmonie qui est dans l'esprit humain et que l'homme a le mandat de réaliser sur la terre.

Alors — j'en ai la foi profonde, j'en atteste les glorieux travaux du siècle qui vient de s'écouler — les haines funestes qui nous divisent et nous ruinent, Français, Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Scandinaves, Slaves, viendront s'éteindre et se fondre dans un magnifique élan de *bonne volonté*.

#### Statistique et Démographie.

La statistique et la démographie<sup>1</sup> ont pour objet de rechercher les lois mathématiques des événements de toute nature et spécialement des faits sociaux. Comme je l'ai dit déjà plus haut,

1. La démographie est l'application des méthodes de la statistique, surtout des procédés figuratifs, à l'étude des principaux phénomènes de la population (accroissement, natalité, mortalité, morbidité, etc.).